

“Je me suis endettée pour payer mes études”

A l'âge de 20 ans, Emilie a souscrit un lourd emprunt pour pouvoir intégrer le cursus censé lui assurer un « bon job ». Elle n'avait pas anticipé les privations, les stages pour quelques centaines d'euros, la honte, la solitude et les mensonges... Et la peur de ne pas pouvoir rembourser.

Propos recueillis par Corinne Goldberger — Illustrations Giacomo Bagnara



Issue d'une famille modeste, j'ai grandi en banlieue parisienne, entre des parents diplômés mais fauchés et des frères et sœurs peu intéressés par l'école, contrairement à moi, la benjamine. Souffrant sans doute de sa vie étriquée, ma mère m'a répété qu'il fallait réussir pour être autonome financièrement. J'avais intériorisé que si, adulte, j'avais un emploi mal payé, j'aurais une vie de merde. C'est pour ça que j'ai toujours travaillé. Dès mes 16 ans, afin d'économiser, je travaillais l'été chez McDonald's.

En dépit de mes bonnes notes, personne dans mon lycée pourri du Val-de-Marne ne m'avait jamais parlé des classes préparatoires aux grandes écoles. Ce sont mes parents qui m'ont encouragée à tenter ces parcours d'exception. Je ne savais pas ce que je voulais faire de ma vie, mais je me disais qu'en visant une prépa puis une grande école, je mettais toutes les chances de mon côté pour avoir un jour un bon job bien payé. J'ai donc réussi à entrer dans une prépa HEC, mais en banlieue. Or je visais beaucoup plus haut : le prestigieux lycée Henri-IV, fabrique de l'excellence scolaire. Cet établissement ultra-sélectif a fini par m'accepter en deuxième année après beaucoup d'insistance de ma part, mais aussi au nom de leur nouvelle politique d'ouverture aux bons élèves de milieux modestes.

L'énorme fierté d'être acceptée à l'Essec

À Henri-IV, il a fallu que je m'adapte à ce nouvel environnement de filles et fils de bourgeois, d'universitaires, d'intellectuels. Tout de suite, j'ai eu de très mauvais résultats. Sidérée, je découvrais qu'ex-bonne élève à Villiers, j'étais en queue de peloton dans cette prépa d'excellence. Mais en bossant avec acharnement, tous les soirs jusqu'à minuit et tous les week-ends, j'ai fini par rattraper le niveau. Ça a été dur, car je n'avais pas les mêmes codes que les autres. Ainsi, je dormais en classe quand les cours m'ennuyaient ou bien je mettais les pieds sur ma chaise, et je répondais avec insolence aux profs - ce qui est banal en banlieue mais pas du tout à Henri-IV ! Et puis, ils avaient une solide culture acquise dans des lycées prestigieux et un environnement cultivé. Ils avaient tous lu les grands classiques. Alors que moi, quand le prof de lettres évoquait *La peau de chagrin*, j'étais la seule à ignorer que c'était un roman de Balzac. Honteuse, je m'abstenais de poser des questions.

Comme toute ma classe, je me suis lancée dans le marathon des concours et j'ai eu l'énorme fierté d'être acceptée à l'Essec. Mais ce dont je n'avais pas pris conscience, c'est le prix de la scolarité : 30 000 € sur trois ans à l'époque. C'était inabordable pour mes parents, et je ne voulais pas leur demander de s'endetter pour moi. Mais c'était trop bête d'être arrivée au sommet et de renoncer. J'étais bosseuse, ambitieuse. Je croyais en mon avenir. C'était à moi de prendre mes responsabilités. Je n'ai pas fait le tour des banques, ce sont elles qui proposent des crédits étudiants dès la rentrée sur les campus.

J'ai donc emprunté 21 000 € à 2,5 %, le maximum que la banque pouvait me prêter. À 20 ans ! Mon audace me terrorisait : j'étais censée commencer à rembourser 500 € par mois un an après mon diplôme. Que se passerait-il si j'enchaînais des CDD payés au smic ne me permettant pas de payer ma dette ? À l'école, je me sentais parfois isolée par rapport à mes amis, car ceux qui prennent un emprunt étudiant sont minoritaires. Quand j'entendais des amis pleurnicher qu'ils n'avaient « pas assez de thune » alors que je comptais le moindre euro, j'enrageais en secret (« imagine qu'en prime tu doives rembourser 500 € par mois ! »). Je ne me confiais pas. Ce n'était la faute de personne si mes copains étaient nés dans des familles aisées et pas moi. Mais contrairement à eux, j'avais le sentiment de connaître la valeur des choses. Ainsi, il ne me serait pas venu à l'idée de sécher des cours, comme mes copines. J'en connaissais le prix.

Je me suis vite rendu compte que mon emprunt ne suffirait pas à payer à la fois l'école, mon loyer, l'alimentation et les charges diverses. Pendant mes trois années d'études, je n'ai donc pas pris de vacances, ni de job ou de séjour sur un campus à l'étranger, comme les autres. Je faisais des stages rémunérés dans des grandes boîtes, peu importait mon épanouissement personnel, il fallait que ça rapporte. Je n'avais pas de temps à perdre. Jamais de folies, ni même de petite fantaisie. Je vivais en jean et en baskets.

J'avais une épée de Damoclès au-dessus de la tête. Mais là où je m'en réveillais la nuit, c'est quand j'ai pris conscience que mon rêve n'était pas de me lancer dans la finance ou le marketing, comme mes études m'y destinaient, mais de devenir avocate. Exercer un métier qui ait du sens pour moi. Mais où trouver 500 € par mois avant d'avoir fini mes nouvelles



études de droit, sauf à me priver de plus belle ? J'étais donc encore à l'école du barreau quand il a fallu commencer à rembourser. Et alors que mes copains, jeunes diplômés, dans les cabinets de conseil, avaient des salaires de 3 000 à 4 000 € par mois, je rognais sur tout pour ne pas dévorer mon pécule... Des cagnottes se créaient pour chaque anniversaire, j'avais honte de ne donner que 10 € quand les autres en mettaient 30. Le pire était de cotiser pour offrir un sac Chloé à 1 500 € à une fille de 22 ans qui n'avait jamais bossé de sa vie.

Plus mature plus rapidement

Au resto, je regardais arriver l'addition la boule au ventre. Je refusais d'ailleurs des soirées en prétextant que j'étais déjà prise ailleurs. Je me souviens d'un dîner avec trois copains friqués, dans un resto de burgers de luxe. Ils avaient commandé des cocktails chers en attendant. Mais au moment de payer, ils ont divisé l'addition par quatre, alors que je n'avais quasiment rien bu ni mangé pour ne pas dépenser ! Je ne voulais ni passer pour la radine de service ni plomber l'ambiance en leur parlant de mon emprunt.

Je ne me suis pas arraché les cheveux en me disant : *« Tout ça pour ça, alors que tu pouvais aller en fac de droit quasi gratuitement ! »* Etre issue d'une école de commerce, ça fait la différence pour être recrutée dans un bon cabinet d'avocats. Aujourd'hui, à 33 ans,

je gagne bien ma vie, preuve que ça valait le coup de me priver pendant cinq ans. Et puis cette pression m'a rendue plus mature plus rapidement que mes copains de promotion. Ça m'a aussi appris à négocier. Ainsi, pour mon premier vrai entretien d'embauche, j'ai expliqué à mon recruteur qu'il allait faire une bonne affaire en embauchant une avocate issue d'une grande école de commerce. Que cette formation avait un coût que je supportais tous les mois. Je ne pouvais pas descendre en dessous de 2 000 € net. Ma détermination les a impressionnés, je crois.

Dès que ça a été possible, j'ai tout remboursé d'un coup. J'avais assez mis de côté. J'ai alors éprouvé un extraordinaire soulagement. Fini la galère. Je me suis offert une robe chez Maje, le genre de boutique où mes copines allaient et où je me sentais à présent légitime : la récompense symbolique de tous mes efforts. Et de vraies vacances au Vietnam. Je me sentais plus riche : c'est comme si j'avais eu d'un seul coup une augmentation de 500 € par mois ! Aujourd'hui, je ne suis pas *« pétée de thunes »* mais je suis prête à mettre 10 € de plus pour une bonne bouteille de vin. Je suis une bonne vivante, qui compense ses années de privation, et j'invite ma stagiaire quand nous déjeunons au restaurant.

Vous souhaitez raconter votre histoire ? Envoyez-nous un résumé par e-mail. Contact : cgoldberger@gmc.tm.fr